**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 32 (1894)
**Heft:** 32

**Artikel:** On hommo que tint bin à sa fenna
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-194420

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

grand œil bleu vague, elle semblait écouter les derniers ronflements du monstre qui venait de s'engouffrer sous un tunnel avec un cri strident de bête blessée. La femme était jeune, elle avait dû être jolie, mais le hâle avait bruni son visage, sa bouche s'affaissait aux coins et son beau front commençait à se creuser d'une ride. Elle quitta enfin sa position, et à petits pas se dirigea vers la maisonnette; quelques fleurs communes fleurissaient dans un bout de terrain à côté de petits pois et de salades que la fumée du train mangeait de noir. Elle s'y arrêta un instant, redressant une branche, arrachant une mauvaise herbe. A l'entour, la campagne était belle, il venait par moment des bouffées de vent chaud qui vous apportaient en plein visage des senteurs exquises, car le pays était boisé de sapins qui répandaient une odeur balsamique. Tout à coup, un chant joyeux et claironnant éclata, coupant le charme de ce grand calme, et un superbe coq apparut sur le faîte d'une cabane de planche construite en dehors du jardin.

La jeune femme se leva aussitôt, entra dans le volailler et en ressortit avec un demi-sourire tenant à la main un bel œuf tout chaud; vite elle courut à la maison, dont elle franchit le seuil avec empressement.

— Tenez, la mère, dit-elle, votre belle poule blanche a songé que c'était l'heure de votre goûter et elle vient d'y pourvoir.

Et, tout en causant, elle avait jeté quelques branches dans le foyer, et rapproché la bouilloire.

La vieille femme eut bientôt son repas tout prêt.

— Merci, Jeanne, merci, tu es vraiment trop bonne, ma fille, disait-elle à la jeune femme, qui coupait des mouillettes de pain, tout en faisant manger la pauvre vieille, vraiment ce serait à désirer d'être toujours malade, rien que pour avoir le plaisir d'être soignée par toi.

Et, grommelant toute seule, elle ajouta :

— Oh! certes oui, tu méritais mieux que cela.

Si bas que ces paroles eussent été murmurées, Jeanne les entendit; elle se leva vivement pour essuyer une larme qu'elle voulait écraser entre ses longs cils blonds.

Pour avoir une contenance, elle prit un balai, en donna deux ou trois coups à la chambre qui n'en avait pas besoin, tant elle était reluisante de propreté. Les meubles de noyer ciré brillaient au soleil, et un visiteur eût été étonné, en pénétrant dans cette modeste maisonnette, de trouver non seulement un bon confortable, mais un vieux reste de luxe: chaque chose était arrangée avec goût, depuis le lit à rideaux fleuris jusqu'au bouquet de fleurs coquettement disposé dans un grand vase sur la commode. Aux murs blanchis à la chaux, pas une de ces mauvaises lithographies, comme on en trouve si souvent dans les campagnes, mais un grand portrait assez bien peint d'un homme jeune encore, la figure sympathique. Cet unique tableau paraissait même être l'objet de soins tout particuliers : une épaisse mousseline entourait le cadre pour le préserver de la poussière et des mouches.

Un berceau rustique était placé dans une demi-obscurité et, en le regardant attentivement, on voyait les petits draps blancs se soulever doucement avec un mouvement régulier produit par le souffle léger d'un beau gros dormeur.

Son coup de balai donné, Jeanne se dirigea vers une grande corbeille, où gisait pêle-mêle tout un amas de broderies; il y avait des cols, des mouchoirs, des entredeux, des bonnets, le tout bâti et préparé à l'avance. Elle choisit un superbe mouchoir et vint s'asseoir près de la vieille femme.

— Toujours au travail, ma pauvre mignonne, tu te fatigues trop; tu tomberas malade et alors que deviendrons-nous? Pour moi, ça m'est égal, à mon âge, on quitte la vie sans regret; mais tes pauvres enfants, ils n'ont que toi pour gagner leur pain, puisque l'autre...

La jeune femme mit, avec un geste respectueux, sa main sur la bouche de l'ancienne, murmurant tout bas :

— Chut, la mère, ne parlons pas de cela.

— Que je n'en parle pas, gémit la pauvre femme, c'est trop dur à la fin et j'en crève, moi. Ah! si je le tenais le polisson, le gredin; avoir eu le bonheur de posséder une femme belle, bonne et charmante comme toi et n'avoir pas su la rendre heureuse. Ah! tiens, vois-tu, quand je songe que ce monstre-là est mon fils, en vérité, je suis prête à le maudire.

Jeanne joignit les mains, épouvantée.

— Oh! ne dites pas cela, si Dieu allait vous entendre et vous exaucer, j'en frémis.

— Pauvre douce agnelle, tu l'aimes encore?

— C'est vrai, ma mère, dit gravement Jeanne, et je ne désespère point de le voir revenir un jour à de meilleurs sentiments. Le soir, quand je ferme les yeux, il me semble parfois distinguer, dans le lointain, le tableau d'une existence nouvelle, heureuse et paisible comme les premières années de notre mariage. Je le revois sobre, travaillant, rangé, bon fils, bon époux et bon père.

La vieille avait croisé ses longs doigts maigres.

— Ah! le beau tableau, Jeanne, s'écria-t-elle, si tu pouvais dire vrai.

Les deux femmes se retournèrent pour envelopper d'un même regard de tendresse le portrait appendu au mur. La mère se renversa dans son fauteuil et, soit pour se recueillir ou pour se reposer, elle ferma les yeux.

Bientôt on n'entendit plus dans la calme maisonnette que le bruit rythmé de l'aiguille sur le dé, accompagnant le souffle léger du bébé endormi.

*(A suivre.)*

### L'hussié et lo menistrè.

Quand on prepârè oquiè po dâi dzeins, on sè met ein quatro se sont bounadrâi; mâ se ne sont qu'on part, seimbliè que n'est pas la peina.

Noutron menistrè est on bin bravo hommo, bon po lè pourro et qu'a adé onna bouna réson à vo derè quand vo lo reincontrâ; mâ l'est bin damadzo que la demeindze ne pouéssè pas mî débitâ son prédzo. Ah! se l'avâi la tapetta dè clliâo qu'ont fé lè toste à la patrie pè lo ti cantonat, cein sarâi on autro afférè, kâ po dâi lulus, c'est dâi lulus; mâ noutron bravo menistrè ne quequelhiè pas, s'on vâo, mâ crotsè qu'on diablio, que ne fâ pas tant bio l'oûrè. Enfin quiet, sein lo mépresi, l'est coumeint on bouébo que ne sâ pas bin se n'aleçon, que ma fâi lè dzeins ne vont pas âo prédzo.

Assebin, stu l'hivai passâ, que n'iavâi quasu nion à « l'église, » Djan-Luvi, l'hussié, que dévessâi reméssi, décotâ et recotâ la porta la demeindze, sè peinsà dè ne pas étsâodâ lo fornet, quand bin fasâi onna cramena. Lè duè premirès demeindzes, lo menistrè ne dit rein, quand bin on lâi dzalâvè; mâ la demeindze d'aprés, ye fâ à l'hussié, ein saillesseint :

— Mais, dis-moi, Jean-Louis, pourquoi ne chauffes tu plus le temple?

— Oh! à quoi ça sert-y, mossieu le ministre, se repond, pou deu ou trois qui z'y vont!

### On hommo que tint bin à sa fenna.

On hommo et sa fenna dussont preindrè lo trein po allâ à Lozena.

— Diéro cein cotè-tè ein séconda, se fe âo guintset de la gâra :

— On franc dix.

— Et ein troisièmès?

— Houitanta centimes.

— Eh bin, bailli-mè onna carta dè séconda por mè et iena dâi troisièmès po ma fenna!

### Moralité du tricotage.

L'art de tricoter (ôtez votre chapeau) est la plus noble conquête qu'ait jamais faite l'ingéniosité féminine sur l'immense domaine du pire ennemi de la pauvre humanité : je veux dire l'ennui. Un philosophe a dit que tous les maux de l'humanité lui viennent de ne pas savoir se tenir dans une chambre. Or, pourquoi l'humanité ne sait-elle pas se tenir dans une chambre? C'est parce qu'elle s'ennuie. Donnez-lui de la laine, des aiguilles à tricoter, avec la manière de s'en servir, elle cessera de s'ennuyer, par conséquent de mal penser, mal dire et mal faire. — Oui, madame, oui, mademoiselle, le tricot est le plus moral et le plus sociable de tous les arts. Quand vous êtes seule, il vous tient fidèle et honnête compagnie; quand vous êtes avec des sots, il vous donne la force de supporter leurs sottises. Quand vous lisez un bon livre, qui demande réflexion, le tricot vous induit à réfléchir. Quand votre mari ou votre papa lit son journal à côté de vous et n'interrompt sa lecture que pour vous faire part de ses idées particulières sur la politique, la guerre, les livres, les tableaux, les statues et les mouvements de la Bourse, le tricot comble les vides